

La Route de la Soie

DOSSIER POUR LES ENSEIGNANTS

d. haumont & c. van linden

Musées royaux d'Art et d'Histoire (MRAH) • europalia.china

WWW.MRAH.BE



© Shaanxi Xian Institute of Cultural Relics and Archeology

Ce dossier est destiné aux enseignants et sert d'introduction à l'exposition d'Europalia.China

**La Route de la Soie. Un Voyage à travers la vie et la mort.
Musée du Cinquantenaire (MRAH)
23.10.2009 - 07.02.2010**

Textes : Dominique Haumont, Carla Van Linden
En partie inspiré par
R.Cooreman, N.Vandepierre o.a.,
De l'Orient à l'Occident. Voyages sur la Route de la Soie (cat. d'expos.),
Musée pour Aveugles, MRAH, 29 janvier – 31 octobre 1999.

Traduction en Néerlandais : Sylvie Paesen, Christine Willemen
Relecture en NL : Anna van Waeg, Christine Willemen
Traduction en Français : Micheline Ruysinck
Relecture en FR : Dominique Coupé
Photos : MRAH, autre si spécifié
Carte et ligne du temps : Isabelle Hodiaumont
Coordination version NL : Anna van Waeg
Coordination version FR : Anne-Françoise Martin
Graphisme : Kenneth Mottar

Citation Marco Polo

Tirées de : *Het Boek van Marco Polo of De wonderen van een Wereldreis*
(vertaling Karel Jonckheere), Manteau, Brussel - Den Haag, 1977

Traduction de Christine Willemen d'après:

DREGÉ J.P., *Marco Polo et la Route de la Soie*,
Découvertes Gallimard, Histoire, 1989, n° 53, p.140

MARCO POLO, *Le devisement du monde. Le livre des merveilles*
FM/La découverte, Fr.Maspero, Paris, 1980, p.246, 247

La Route de la Soie

DOSSIER POUR LES ENSEIGNANTS

- 4 DE L'ORIENT À L'OCCIDENT : HISTOIRE DE LA ROUTE DE LA SOIE
- 11 LES ÉTAPES DE LA ROUTE DE LA SOIE
- 17 DU VER À SOIE À L'ÉTOFFE PRÉCIEUSE
- 20 DIFFUSION DES RELIGIONS ET ÉCHANGES ARTISTIQUES
- 31 D'OUEST EN EST : LA FABRICATION DU VERRE
- 32 D'EST EN OUEST : LE JADE
- 33 CARTE
- 34 CHRONOLOGIE
- 35 LIGNE DU TEMPS
- 36 BIBLIOGRAPHIE

DE L'ORIENT À L'OCCIDENT : HISTOIRE DE LA ROUTE

La dénomination « Route de la Soie » ne désigne pas seulement une route mais un réseau de voies de communication à la fois terrestres et maritimes, ayant mis en contact dès l'Antiquité les contrées lointaines de l'Orient et de l'Occident. C'est au géographe allemand Ferdinand von Richthofen que l'on doit cette appellation qui témoigne de l'intérêt, au XIX^e siècle, pour les routes reliant l'Extrême-Orient à l'Occident. La redécouverte, au XX^e siècle, des sites et des temples bouddhiques, l'arrivée dans les musées occidentaux de documents et vestiges divers vont accroître l'engouement pour ces cultures.

Le réseau de voies qu'on appelle « Route de la Soie » est lié aux routes de l'encens, de l'ivoire et des épices et traverse de nombreux pays comme la Chine, le Kirghizistan, le Tadjikistan, l'Ouzbékistan, le Turkménistan, l'Afghanistan, le Pakistan, l'Inde, l'Iran, l'Irak, la Syrie et la Turquie, avant de traverser la mer Méditerranée et d'arriver jusqu'à nous. Ces réseaux, mettant en contact des peuples et des civilisations fort différents, permirent non seulement des échanges commerciaux mais aussi philosophiques, religieux, scientifiques, culturels, esthétiques et techniques.

Les routes de la soie empruntent divers chemins, elles évitent ou contournent les déserts, les hautes montagnes et les régions plus inhospitalières.

Les routes les plus importantes sont les suivantes :

1. Les routes les plus fréquentées partent de Xi'an en Chine et se dirigent vers l'Ouest en suivant différents itinéraires à partir de Anxi (Dunhuang). On contourne alors le désert de Taklamakan - un des plus hostiles de la planète - par le Nord ou le Sud.

La route septentrionale longe le bassin du Tarim et la chaîne montagneuse du Tian Shan et fait escale à Kucha et Aksu, deux grands centres administratifs. À Kucha, les nomades des steppes du Nord échangent leurs or, fourrures, peaux et chevaux contre des produits finis. La route méridionale, quant à elle, contourne par le Nord les monts Kunlun et rejoint Kashgar.

2. À partir de Kashgar, véritable carrefour de l'Asie, divers itinéraires s'offrent à nouveau aux caravaniers.

La voie septentrionale passe au Nord des monts Pamir pour aboutir à Samarkand ou traverse les monts Pamir pour aboutir à Bactres (Balkh), en Asie Centrale.

La voie méridionale traverse la chaîne du Karakorum et se dirige ensuite vers le Pakistan et l'Inde.

De là, des routes maritimes partent vers le golfe Persique et rejoignent ensuite la Syrie par voies terrestres. D'autres routes maritimes partent de l'Inde vers la mer Rouge et rejoignent Alexandrie et la Méditerranée.

3. Enfin, à partir de la Sogdiane (région de Samarkand), en Asie Centrale, deux options sont à nouveau possibles : l'une traverse l'Ouzbékistan occidental vers le Nord en suivant le cours de l'Amou Daria (Oxus) vers la mer d'Aral ; l'autre traverse les déserts de Kyzylkoum et Karakoum pour aboutir à la Perse. Cette dernière voie offre l'avantage de conduire les voyageurs jusqu'à Istanbul, par l'Irak et l'Arménie.

Au total, la Route de la Soie couvre une distance d'environ 7000 kilomètres depuis la capitale chinoise Xi'an jusqu'à la Méditerranée. En pratique, les caravanes empruntent le plus souvent une partie seulement de ce périlleux parcours. Les villes caravanières d'Asie Centrale, dont la prospérité dépend en premier lieu de l'intensité des échanges entre l'Orient et l'Occident, accueillent les caravaniers et leurs escortes armées dans des caravansérails gardés. Les précieuses marchandises y seront échangées et acheminées ensuite par d'autres marchands vers une destination plus lointaine.

Les premiers ponts furent jetés dans l'Antiquité lorsqu' Alexandre le Grand engagea, vers le milieu du IV^e siècle avant notre ère, des conquêtes qui le menèrent jusqu'en Asie Centrale. Son empire s'étendra



*Plat avec Dionysos, II^e ou III^e siècle, argent doré, trouvé à Lanzhou. Lanzhou, Musée de la Province de Gansu
Provenant d'une province orientale de l'Empire romain, ce plat acheminé par les routes commerciales est décoré de Dionysos entouré de dieux grecs. Divers motifs classiques de grappes, feuillages de vigne, d'oiseaux encerclent le médaillon central.*

du pourtour de la Méditerranée et de l'Égypte à l'Inde, au Pakistan et à l'Afghanistan. Son influence fut donc déterminante et permit peu à peu l'installation de routes caravanières reliant les pays du Proche et du Moyen-Orient.

En Chine, les premiers contacts avec l'Occident se feront indirectement à la faveur des incursions des

Xiongnu. Ce peuple nomade originaire de Mongolie et assimilé aux Huns provoque des razzias de plus en plus fréquentes dans le nord de la Chine pendant la période des Royaumes Combattants (475-221). Pour contenir ces incursions, des murailles défensives sont construites. L'empereur Qin Shi Huangdi de la dynastie des Qin (221-206) commence alors les travaux pour relier entre elles les différentes sections de ces murs défensifs. C'est ainsi que naît la Grande Muraille en 221 avant notre ère. Mais devant l'insuccès des solutions militaires, un système de traités de paix scellés par des alliances matrimoniales et par des cadeaux de soieries, est mis en place. Le surplus de ces textiles est troqué par les Xiongnu avec d'autres nomades et ainsi, par échanges successifs, certains d'entre eux arrivent en Occident.

En 206, la dynastie Qin est supplantée par celle des Han qui, pour préserver l'unité de la Chine, continue à prolonger la Grande Muraille.

Lors d'une campagne contre les Xiongnu, l'empereur Wudi, contraint de chercher de nouveaux alliés, envoie, vers 138 avant notre ère, un jeune officier de la cour, Zhang Qian, sur les routes de l'Ouest. Rapidement fait prisonnier par les Xiongnu, Zhang Qian s'évade dix ans plus tard et reprend sa quête qui le mène dans la vallée fertile du Ferghana où il admire pour la première fois les chevaux « célestes ». De retour à la cour impériale après treize ans, Zhang Qian vante les nouvelles contrées, les monnaies d'argent des Parthes d'Iran, les pierres précieuses du Khotan et les fabuleux chevaux



*Plaque en bronze avec chameau et tigre, Xiongnu, II^e- I^{er} siècle avant notre ère, Musée de la bannière de Balinzuo
Nous trouvons ici un style animalier caractéristique des steppes.*



Cheval céleste, bronze, II^e siècle de notre ère, Gansu, Musée Provincial

Les Chinois appelaient les chevaux du Ferghana « les chevaux qui suent du sang » (leurs peaux étaient toujours recouvertes de gouttelettes de sang à cause d'un parasite de la peau) ou « chevaux célestes » car ils attribuaient leur naissance à l'union d'une jument et d'un dragon. La préférence des Chinois pour ces chevaux ne fit que croître jusqu'à atteindre un véritable snobisme. On ira jusqu'à échanger contre un seul cheval 40 pièces de soierie. Mais ces chevaux ont une réputation tellement prestigieuse qu'on n'hésitera pas devant un tel prix, fut-il exorbitant. Les chevaux du Ferghana sont donc bien différents des petits chevaux des steppes, également importés mais connus des Chinois depuis des siècles déjà.

Cavaliers et chars, bronze, II^e siècle, Dyn.Han, Landzhou, Musée de la Province du Gansu

En adoptant le cheval comme monture, en incorporant des unités de cavalerie dans leurs armées et en empruntant des techniques de guerre aux nomades de la steppe du nord, l'armée chinoise fut en mesure de défier les Xiongnu. Cette garde d'honneur a été trouvée dans le site funéraire d'un personnage de haut rang, près de Wuwei.



*Joueuse de polo
Terre cuite, Chine, dynastie des Tang (618-906), MRAH, Inv. E.O.2516, Landzou, Musée de la Province du Gansu*

Sous la dynastie des Tang, l'élevage des chevaux s'est fortement développé. De plus, la Chine pouvait aussi compter sur un apport toujours renouvelé de tributs et de cadeaux en provenance de l'Ouest. Le cheval n'est pas utilisé seulement comme simple monture. À la cour de Perse où il est né, le polo, fait rage. Le premier empereur Tang, Taizong (629-649) fut conquis par ce nouveau sport lors d'une démonstration par des équipes du Turfan. L'empereur Xuanzong (712-755) encouragea à son tour le polo sur tout le territoire estimant qu'il est un excellent entraînement pour ses troupes. Quant à l'aristocratie, elle était friande de battues à cheval avec chiens ou guépards.

du Ferghana. L'empereur comprend rapidement l'avantage militaire que ces chevaux rapides et résistants pourraient représenter dans sa lutte sans merci contre les nomades. Après s'en être procuré par centaines lors d'une seconde mission de Zhang Qian, la Chine soumet enfin les Xiongnu de l'Est et de l'Ouest en 51 avant notre ère. La Chine ne connaît alors plus d'obstacle à son désir d'entrer en communication avec l'Occident et lance ses marchands sur les routes commerciales déjà florissantes de l'Asie Centrale. Ils y échangent tout d'abord leurs soies fines contre des chevaux. L'interdiction séculaire d'exporter de la soie en dehors de la Chine est donc supprimée par l'empereur et la vraie Route de la Soie peut alors s'ouvrir. La soie devient un article important à la fois dans le commerce extérieur et dans la politique de présents instaurés sous sa dynastie.

Les Romains découvrirent la soie au 1^{er} siècle avant notre ère. D'après la tradition, lors de la bataille contre les Parthes en 53 avant notre ère, les Romains admirèrent les magnifiques étendards de soie brandis par leurs ennemis. En réalité, ils ont dû la connaître un peu plus tôt parmi les autres marchandises lointaines rapportées par les commerçants. La soie devient très rapidement populaire à Rome. Les Parthes, installés en Iran (250 avant notre ère-227 après notre ère) sont alors, et depuis longtemps déjà, les intermédiaires privilégiés dans le commerce entre l'Europe, le Proche et Moyen-Orient et l'Asie. Instantanément, la soie de Chine va devenir un produit de luxe exclusivement réservé aux classes romaines les plus aisées. Son commerce connaîtra l'âge d'or sous le règne d'Auguste. Comme on peut le lire dans les extraits, l'usage de la soie et les frais qu'elle occasionne sont désapprouvés par certains auteurs latins comme Pline l'Ancien ou Sénèque, mais aussi par le sénat romain. Celui-ci interdit, en 16 après notre ère, le port de la soie, mais sans vraiment obtenir de succès.

... Je vois des vêtements de soie, si des tissus qui ne couvrent pas le corps, ni même la décence d'un homme, peuvent être appelés vêtements... Une fois qu'elle les a mis, une femme jurera, sans qu'on puisse la croire, qu'elle n'est pas nue. Voilà ce que, avec des frais immenses, on fait venir de pays obscurs... de sorte que son mari ne connaisse pas mieux qu'un étranger le corps de son épouse...

— Sénèque, Ier siècle de notre ère, De Clementia, Vol.I.

....100 millions de sesterces, au calcul le plus bas, sont annuellement enlevés à notre empire par l'Inde, la Sérique, et cette presque île Arabique, tant nous coûtent cher le luxe et les femmes !...

— Pline l'Ancien, Ier siècle de notre ère, Histoire Naturelle, Livre XII, 41.

Les Parthes comprennent rapidement les bénéfices qu'ils peuvent tirer de la soie qui transite sur leur territoire. Ils ferment soigneusement les accès pour se réserver le bénéfice des transactions commerciales. Ils affectent du même coup les marchandises traversant leur territoire d'une surtaxe qui fait de la soie, en particulier, un matériau hors de prix à son arrivée à Rome. Les Parthes ne purent toutefois pas empêcher les Romains d'utiliser les routes maritimes déjà existantes qui contournaient l'Iran. Dans les Annales chinoises de la dynastie des Han, est mentionnée l'arrivée d'une ambassade romaine en 166 de notre ère. Celle-ci n'avait utilisé que les routes maritimes empruntées par les Indiens depuis longtemps pour arriver dans les ports chinois, notamment à Guangzhou (Canton).

La suprématie des grands empires favorise ce commerce. La stabilité politique en Chine sous la dynastie des Han (*Pax Sinica*), en Asie Centrale avec le royaume Parthe, en Inde du Nord avec le royaume Kushana et la *Pax Romana*, sont autant de facteurs favorables pour la circulation des marchandises.

La Chine exporte vers Rome d'autres produits comme des peaux, du fer, de la laque et de la cannelle. C'est cependant la soie qui représente la plus grande part de son commerce d'exportation (90 %). Les caravanes d'Asie Centrale transportent des bijoux, des perles venant de la mer Rouge, des épices, de la résine, du lapis-lazuli et bien d'autres richesses encore. En échange, les Romains exportent du vin, du papyrus, de la laine, du lin, de l'ambre, du corail, de l'amiante, du bronze, des lampes et, surtout, du verre. Enfin, il ne faut pas négliger l'apport commercial de l'Inde qui procure à l'Occident esclaves, animaux exotiques divers, domestiqués ou non, fourrures, cachemire, coton...



Reconstitution de la colonnade d'Apamée, II^e s de notre ère, MRAH

Fondé pour les colons grecs par les Séleucides, Apamée-sur-l'Oronte, devient romaine lorsque toute la Syrie est conquise au I^{er} siècle avant notre ère. Reconstituée au II^e siècle, après un tremblement de terre, Apamée présente un plan d'urbanisme repris aux Grecs. La « Grande Colonnade » s'étirait sur près de 2 km du Nord au Sud de la ville. Large de 7,5m, ce portique pavé de mosaïques datées de 469, témoigne de la prospérité économique de cette ville bien située le long des routes caravanières.

Le réseau de routes commerciales qui parcourent alors l'Asie Centrale va permettre aussi des échanges d'une tout autre nature : les esprits se rencontrent, les idées se confrontent, on découvre d'autres religions, d'autres cultures, des sciences nouvelles... Plusieurs religions vont ainsi se répandre, parfois bien loin de leur région d'origine, et trouver de nouveaux adeptes le long de la Route de la Soie. Ce sera le cas pour le bouddhisme, l'hindouisme et, plus tard, le zoroastrisme, le manichéisme, le nestorianisme et l'islam.

Mais le III^e siècle sonne le glas de la belle stabilité politique propice aux échanges sur la Route de la Soie. En 220, après la chute de la dynastie des Han, la Chine est divisée en différents États. En Iran, les Sassanides s'emparent du royaume parthe en 224 et du royaume Kushana en 320. L'empire romain subit les incursions des Germains sur sa frontière Nord et, lorsque l'empereur Constantin s'établit en 330 à Constantinople, il provoque la fin des ambitions commerciales de l'Empire Romain d'Occident. Les Sogdiens, vivant dans une partie de l'actuel Ouzbékistan, et les Sassanides deviennent désormais les intermédiaires incontournables dans les échanges commerciaux en Asie Centrale. En outre, les Chinois ne sont plus les seuls détenteurs du secret et de la culture de la soie. Les soieries les plus luxueuses et les plus réputées sont toujours réalisées en Chine. Si les fils de soie restent les plus purs et les techniques de tissage sans nul doute les plus raffinées, la Chine a désormais trouvé des concurrents de taille dans l'Empire sassanide et byzantin.

Sous la dynastie des Tang (618-907) un nouvel âge d'or s'ouvre pour la Route de la Soie.

Le VIII^e siècle marque à nouveau un changement politique dans toute la zone centrale de l'Asie. L'arrivée de l'islam unifie pour la première fois ces régions qui continueront de prospérer pendant de longs siècles sur la Route de la Soie.

Si les invasions arabes ne mettent pas fin au commerce le long de ces routes, elles provoquent cependant l'explosion de l'islam au sein de nombreux peuples de la région. De plus en plus de négociants sont désormais des musulmans, hommes d'affaire avisés qui traitent des produits d'une grande diversité.

Le début du XIII^e siècle voit les invasions mongoles dirigées par Gengis Khan déferler sur de nombreuses régions. L'immense empire construit par Gengis Khan et ses successeurs s'étend des rives de la mer Noire jusqu'au Pacifique. Sous leurs règnes, le commerce de la soie et des autres produits de luxe est maintenu et connaît un essor toujours grandissant. Les caravanes peuvent circuler sur les grandes routes en dépit des conflits armés qui éclatent parfois. Les Mongols sécurisent les routes. Divers khanats se succèdent. Le grand Khan, Kubilaï Khan (1260-1295), petit-fils de Gengis Khan, continue la conquête de la Chine. Il supprime la dynastie des Song (960-1279) et installe la dynastie mongole des Yuan (1279-1368). La Route de la Soie reste importante pour la communication entre les différentes parties de cet immense empire. Cette période connaît un rayonnement extraordinaire. De plus, les Mongols sont ouverts aux nouvelles idées. Kubilaï Khan, en particulier, est réputé pour son égale sympathie envers les diverses religions. Dans les cités se trouvent des bouddhistes, des chrétiens, des nestoriens, des juifs et des musulmans. Pendant cette période, de nombreux voyageurs et commerçants européens arrivent en Chine. Le plus célèbre est sans doute le vénitien Marco Polo (1254-1324).

Mais les jours de la Route de la Soie sont désormais comptés. En 1368, la dynastie Ming prend le pouvoir en Chine et l'isole peu à peu de l'Occident. Sa politique n'encourage pas le commerce entre l'Orient et l'Occident. Finalement, la Chine ferme ses portes au XV^e siècle. Parallèlement, la prise de Constantinople par les Turcs ottomans, en 1453, bloque les routes de la Méditerranée. L'Europe produit peu à peu sa soie et plusieurs ateliers naissent en Italie. Cette interruption des contacts entre l'Orient et l'Occident sera cependant de courte durée. D'autres passages sont alors recherchés : c'est l'époque des Grandes Découvertes. Les routes maritimes existantes, et déjà concurrentes, l'emportent. Et la découverte de nouvelles routes maritimes permet l'acheminement de denrées exotiques telles que le thé ou la porcelaine. Les routes terrestres restent en usage, mais elles sont supplantées peu à peu par ces voies maritimes qui deviennent le privilège des puissances occidentales.

LES ÉTAPES SUR LA ROUTE

Voyager au sein d'une caravane est une aventure longue et périlleuse. Lisez plutôt...

*... Par cette plaine on va chevauchant douze journées et elle est appelée Pamir. Pendant ces douze journées, on ne trouve ni habitation ni auberge, mais c'est un désert tout le long de la route, et l'on n'y trouve rien à manger : les voyageurs qui doivent passer par là, il convient qu'ils emportent avec eux leurs provisions. Là ne sont aucuns oiseaux, à raison de la hauteur et du froid intense, et pour ce qu'ils n'y pourraient rien trouver à manger. De plus, je vous dis qu'à cause du grand froid, le feu n'est pas aussi clair et brûlant, ni de la même couleur que dans les autres lieux, et les viandes ne peuvent pas bien cuire... — Marco Polo (1254-1324), *Le livre des merveilles*, p.128.*

... Non loin de la quatrième tour, il entra dans le désert appelé Mo jia yan, qui a une longueur de quatre-vingts li et que les anciens appelaient Sha he ou le Fleuve de sable. On n'y voit ni oiseaux, ni quadrupèdes, ni eau, ni pâturages. Pour se guider, il s'étudiait à observer, en marchant, la direction de l'ombre, et il lisait avec ferveur le livre de la sainte sagesse bouddhique... Après avoir fait une centaine de li, il s'égara...

... Là-dessus, il détourna la bride de son cheval et, priant avec ferveur Guan yin, il se dirigea vers le nord-ouest. Il regarda de tous les côtés et découvrit les plaines sans bornes où l'on ne voyait aucune trace d'hommes ni de chevaux. Pendant la nuit, des esprits méchants faisaient briller des torches aussi nombreuses que les étoiles ; le jour, des vents terribles soulevaient le sable et le répandaient comme des torrents de pluie...

... Les esprits des montagnes sont méchants et cruels, et causent souvent de grands malheurs. On n'y entre qu'après avoir offert un sacrifice ; on peut alors aller et venir en toute sûreté, mais si on ne leur adresse point de prières, on est assailli par le vent et la grêle. Le climat est froid ; les mœurs sont vives et emportées ; les hommes sont d'un naturel pur et droit...

... À cette époque, plusieurs dizaines de marchands étrangers qui voyageaient ensemble, poussés par le désir cupide de faire leur commerce avant les autres, partirent secrètement pendant la nuit. À peine avaient-ils fait dix li qu'ils furent assaillis par des brigands qui les pillèrent et les tuèrent jusqu'au dernier...

*— Xuanzang, célèbre pèlerin bouddhiste du VII^e siècle, dans *Marco Polo et la route de la soie*, p.140*

Il faut combattre à la fois les obstacles naturels tels que déserts, cols, tempêtes de sable, gel, éboulements... mais aussi se heurter fréquemment aux dangers que représentent les hommes. Guerres civiles, banditisme, tribus nomades rivales... sont des dangers permanents. La sécurité des marchands et de leurs biens précieux est donc une préoccupation de tous les instants.

Néanmoins, on ne part pas non plus à l'aventure : des postes de garde militaire sont établis le long des routes et les voyageurs doivent montrer leur laissez-passer. Ces documents donnent le signalement, le nombre d'animaux qui accompagnent la caravane, la date, le motif et la destination du voyage.

Nous ne disposons que de peu de renseignements sur l'hébergement des voyageurs aux époques les plus reculées.

Les voyageurs font halte à intervalles réguliers ou se réfugient dans des cités-oasis situées entre les montagnes et les déserts. Ces oasis servent de lieu de ravitaillement et de lieu d'échange pour les marchandises. Peu à peu, ces cités deviennent d'importants centres commerciaux et économiques.

Le long de ces axes se créent aussi progressivement de grands relais bouddhiques. Ces monastères bouddhistes offrent l'hospitalité aux voyageurs et aux marchands qui pour les remercier, donnent des cadeaux. Les monastères se constituent ainsi des fonds qu'ils reconvertissent en œuvres d'art. Les grottes de l'oasis de Dunhuang en sont un bon exemple.

Si l'on en croit l'historien grec Hérodote (V^e siècle avant notre ère), c'est aux rois achéménides (559-331) que l'on doit la création des premiers gîtes d'étape offrant aux fonctionnaires du réseau des postes la possibilité de se nourrir et de se procurer des chevaux frais. Surveillés par des patrouilles, ces routes et gîtes étaient destinés à des fins militaires et administratives plutôt qu'aux marchands et voyageurs.

Ce concept fut repris et développé par les Parthes dans le but, cette fois, d'améliorer les relations commerciales. S'inspirant du plan des forts militaires et s'adaptant sans cesse au cours des siècles, on retrouve néanmoins jusque dans les caravansérails islamiques une structure identique : une cour intérieure entourée de bâtiments, un portail d'entrée unique et des murs d'enceinte.

L'aspect défensif du caravansérail est essentiel pour assurer une sécurité optimale pour les voyageurs, leurs biens et leurs montures. Dans le même souci de sécurité, l'accès se fait par une porte unique et gardée. On accède alors à une cour intérieure. Les bâtiments qui bordent la cour accueillent les écuries, les réserves à provisions, les installations destinées à l'escorte, aux gardes et, bien sûr, les chambres des voyageurs. Comme nous le décrit Ibn Battuta, rien n'est laissé au hasard dans l'organisation de ces lieux.

Les caravaniers n'accomplissent qu'une partie du trajet. On distingue les caravansérails ruraux qui se relaient le long des routes caravanières à une distance d'environ 30 km et les caravansérails urbains. Ces derniers sont construits dans de grands centres commerciaux et accueillent les caravanes arrivées à destination. Ces endroits débordent de vie et d'animation et les transactions y vont bon train. Ils sont aussi le théâtre d'un immense brassage de peuples et de cultures. Des milliers de marchands indiens, asiatiques, européens, arabes, persans... s'y rencontrent. Ces grands centres économiques et commerciaux affichent une énorme prospérité qui contribue à la richesse et au développement de toute une région. Ils reflètent l'importance du commerce caravanier en Asie.

... La Chine est la plus sûre ainsi que la meilleure de toutes les régions de la terre pour celui qui voyage. On peut parcourir tout seul l'espace de neuf mois de marche sans avoir rien à craindre, même si l'on est chargé de trésors. C'est que dans chaque station il y a une hôtellerie surveillée par un officier, qui est établi dans la localité avec une troupe de cavaliers et de fantassins. Tous les soirs, après le coucher du soleil, ou après la nuit close, l'officier entre dans l'auberge, accompagné de son secrétaire ; il écrit le nom de tous les étrangers qui doivent y passer la nuit, en cachette la liste, et puis ferme sur eux la porte de l'hôtellerie. Le matin, il y retourne avec son secrétaire, il appelle tout le monde par son nom, et en écrit une note détaillée. Il expédie avec les voyageurs une personne chargée de les conduire à la station qui vient après, et de lui apporter une lettre de l'officier proposé à cette seconde station, établissant que tous y sont arrivés ; sans cela ladite personne en est responsable. C'est ainsi que l'on en use dans toutes les stations de ce pays... —Ibn Battuta, XIV e siècle, *Voyages*, p.322.



Chameau chargé, terre cuite avec traces de glaçure brun-foncé, Chine, dynastie Tang (618-906) MRAH, Inv. E.O.931.

La présence dans certaines tombes de modèle de chameaux témoigne de l'importance que revêt cet animal dans le commerce caravanier. Outre sa capacité à parcourir le désert sur de longues distances, le chameau supporte en effet des charges de plus de 200 kilos auxquelles il faut encore ajouter les provisions destinées aux marchands pour la durée du voyage. Ces qualités font de lui une incomparable bête de somme.

Il s'agit d'un chameau de type « bactrien », à deux bosses, à ne pas confondre avec le chameau arabe, notre dromadaire, qui n'en a qu'une. Celui-ci fut utilisé plutôt dans les régions plus occidentales de la Route de la Soie et ne se rencontre que très rarement dans les tombes chinoises.

Yourte avec voyageurs, terre cuite, Chine, VII^e- VIII^e siècle, MRAH.

Lors de leurs parcours, voyageurs et marchands rencontrent des tribus nomades vivant dans des yourtes. Cette tente circulaire est caractéristique des nomades des confins de la mer Caspienne à la Mandchourie. Leur forme n'a pas changé depuis des millénaires.

Faite de montants et treillis de bois, de perches de mélèze, elle est couverte de feutres.

À l'intérieur, tentures, tapis et meubles compartimentent la vie selon un schéma établi : à l'ouest, les hommes et la vie sociale, à l'est, les femmes et la vie domestique. Quant à la partie nord, elle est réservée au domaine des anciens et du sacré. L'entrée ou la porte du soleil est toujours située au sud. Marco Polo a sans doute rencontré ces nomades



... Les Tartares [nom donné aux Mongols] communément nourrissent des troupeaux de vaches, caavales et brebis, à raison de quoi jamais ne demeurent en même lieu, mais se retirent l'hiver ès plaines et lieux chauds où ils trouvent riches herbages et bons pâturages pour leurs bêtes ; et en été s'en vont vivre ès froids lieux, en montagnes et vallées, là où ils trouvent eau, bois et bons pâturages pour leurs bêtes ; ... et ils vont ainsi deux ou trois mois, montant toujours plus haut et paissant, car en restant toujours sur place, ils n'auraient jamais assez d'herbes pour la multitude de leurs bêtes. Ils ont petites maisons en forme de tente, en longues perches couvertes de feutre, et elles sont rondes ; et toujours ils les emportent avec eux là où ils vont, sur des chariots à quatre roues. Ces longues perches, ils les rassemblent si bien en ordre qu'ils les font tenir ensemble comme un fagot, et les transportent très aisément où leur plaît. Et toutes les fois qu'ils tendent et dressent leur maison, ils placent toujours la porte vers le Midi...
 — Marco Polo, (1254-1324), *Le livre des merveilles*, p.164.

Des cités plus ou moins importantes jalonnent la Route de la Soie.

XI'AN

Départ des grandes caravanes de la Route de la Soie vers l'Ouest, Xi'an, l'antique Chang'an, a été, à diverses époques, la capitale de l'empire chinois. Son apogée se situe du VII^e au X^e siècle sous la dynastie des Tang qui ouvre ses portes aux influences culturelles et économiques variées venant de Byzance, d'Arabie, de Perse, d'Asie Centrale, du Tibet, d'Inde, de Corée, du Japon... Elle comptait, à cette époque, plus d'un million d'habitants. Xi'an était une ville de réputation internationale où se négociaient des articles exotiques venant de tout le pays mais aussi de régions éloignées de l'Occident. Une foule bigarrée et très diversifiée de Chine et d'ailleurs s'y côtoyait. Dans les rues, Turcs, Arabes, Mongols, Arméniens, Indiens, Sogdiens, Coréens, Japonais, Malais... s'y croisaient. Cette ville attirait marchands, soldats, pèlerins mais aussi ministres et ambassadeurs de pays étrangers ou de minorités chinoises, artistes, amuseurs et sages. De nombreuses communautés religieuses, dont les nestoriens, manichéens, zoroastriens, hindous, juifs, musulmans, chrétiens et, bien entendu, bouddhistes, y avaient construit temples, autels, églises, mosquées. Ces diverses cultures exerçaient aussi à l'époque une véritable fascination sur la Chine. Ainsi, par exemple, les pâtisseries perses étaient-elles très appréciées dans la capitale chinoise, les orchestres turcs relevaient l'éclat des fêtes et la mode « étrangère » déteignait sur la mode chinoise.

Ce monde pittoresque fut une source d'inspiration pour les sculpteurs qui ont traduit dans leurs œuvres les petits détails de la vie quotidienne.



Étranger, Chine, dynastie Tang (618-906), MRAH, Inv. EO. 883

L'image stéréotypée que les Chinois se font de l'étranger provenant d'Asie Centrale se retrouve dans notre statuette : nez aquilin, haut bonnet, pantalon et tunique courte. Certains indices, comme le gros nez, le vêtement, donnent à penser qu'il s'agit d'un marchand sogdien. Dans les annales de la dynastie des Tang, on trouve une description des Sogdiens : « ... Ils excellent au commerce et aiment le gain ; dès qu'un homme a 20 ans, il s'en va dans les royaumes voisins ; partout où on peut gagner, ils sont allés... »

Les Sogdiens, peuple très ancien vivant dans des villes des actuels Ouzbékistan et Tadjikistan, ont dominé les routes caravanières du IV^e au VIII^e siècle. De nombreux marchands sogdiens circulaient à travers toutes les régions. Ils ont été les principaux intermédiaires du commerce le long de la Route de la Soie entre Samarkand et les villes chinoises. Ils ont également joué un rôle important dans la diffusion des langues, des techniques et des religions.

En raison de sa position stratégique sur les principales routes reliant l'Est à l'Ouest, la Sogdiane reste prospère jusqu'aux invasions mongoles. De nombreuses tombes de riches marchands sogdiens ont été découvertes en Chine. On y trouve des reliefs qui témoignent d'une fusion entre des éléments de la culture iranienne d'Asie Centrale et de la culture chinoise.

L'OASIS DE DUNHUANG

Après des jours et des jours....

...Quand on a chevauché les trente journées de désert que je vous ai dites, alors on trouve une cité qui est appelée Saci [Dunhuang] et qui est au Grand Can. Elle est en une province appelée Tangut [provinces actuelles de Kansou et Ning-hia]. Les gens de ce pays sont tous idolâtres, quoiqu'on y puisse bien voir quelques Chrétiens nestoriens et quelques Sarrazins...

Ils ont maints moustiers [monastères bouddhiques] et abbayes, lesquels sont tous pleins d'idoles de toutes façons auxquelles font riches sacrifices, grands honneurs et grande révérence....

— Marco Polo (1254-1324), *Le livre des merveilles*, p.141 et ss.

(Les Tangut, peuple d'origine tibétaine, se sont établis au VIII^e siècle à l'intérieur de la grande boucle dessinée par le fleuve Jaune. Ils pratiquent le bouddhisme sous sa forme tibétaine.)

Appelée « Perle de la Route de la Soie », cette ville-oasis est la porte occidentale de la Chine, elle est le passage stratégique et commercial vers les trois branches de la Route de la Soie qui longent le terrible désert du Taklamakan en direction des pays de l'Ouest. Dunhuang est la première étape de la pénétration du bouddhisme en Chine au I^{er} siècle de notre ère. C'est l'un des premiers centres bouddhiques de Chine. Mais d'autres cultes seront également présents dans cet oasis comme nous le montrent les découvertes archéologiques.

KASHGAR

*... « la plus importante et noble cité est Cascar [Kashgar]... Il y parvient nombreux vêtements et marchandises. Les gens vivent de métiers et commerces, et surtout de travailler le coton... Ils ont de très beaux jardins et vignes et beaux vergers d'arbres fruitiers. La terre est fertile, et produit tout ce qui est nécessaire à la vie... De cette contrée partent beaucoup de marchands, qui s'en vont commercer par tout le monde... » — Marco Polo (1254-1324), *Le livre des merveilles*, p.129.*

Ville du Turkestan chinois, la ville de Kashgar se situe à l'ouest du désert de Taklamakan, au pied des montagnes du Tian Shan. Point de rencontre très important et plaque tournante des routes de la soie ayant contourné le désert de Taklamakan ou après les montagnes du Pamir pour ceux venant de l'ouest, cet oasis est remarquablement située, notamment lorsqu'il fallait échanger les yaks contre les chameaux. Aujourd'hui encore, Kashgar continue d'exercer sa vocation commerciale. Cette ville est réputée pour être le plus gros marché d'Asie Centrale où viennent des marchands de tous les pays alentours.

Sous la dynastie des Han, un général chinois fut envoyé pour soumettre Kashgar et la région. Du II^e siècle jusqu'à l'arrivée de l'Islam au IX^e siècle, le bouddhisme domine. Parallèlement aux tentatives chinoises pour s'implanter dans cette zone, la région connaît une turquisation progressive de sa population dès le V^e siècle. L'islamisation de la région est progressive. Ce sont notamment les Karakhanides (840-1212) première dynastie islamique turque, qui propagent l'Islam et combattent les bouddhistes de Kashgar. Sous la dynastie mongole des Yuan, cette région fait brièvement partie de l'Empire chinois. Mais au début du XIII^e siècle, Gengis Khan et ses successeurs reprennent le contrôle de la région. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la Chine retrouve la maîtrise de Kashgar et de sa région.

LES TRANSACTIONS COMMERCIALES

La grande diversité des monnaies trouvées sur les sites archéologiques et dans les tombes témoigne de l'importance des activités commerciales. On y reconnaît des monnaies chinoises circulaires en bronze percées d'un trou central. Celles-ci sont apparues à la fin des Royaumes Combattants. La normalisation et l'imposition à toute la Chine sont probablement issues de la volonté d'unification de l'empereur Qin She Huangdi.

On trouve également des monnaies étrangères, notamment des drachmes sassanides ou des pièces byzantines mais aussi des imitations locales. Celles-ci s'inspirent soit de la tradition chinoise, soit de la tradition occidentale, soit sont une combinaison des deux. Certains textiles pouvaient aussi faire office de monnaie, notamment pour payer un impôt.



Monnaies Tangut s'inspirant de la tradition des pièces chinoises, XI^e-XIII^e siècle, Musée de la Province du Ningxia

L'usage du papier en tant que monnaie est instauré en Chine au début du IX^e siècle sous la dynastie des Tang (618-906). Comme nous le confirment certains voyageurs dans leurs récits, le papier monnaie devient le principal moyen de paiement sous la dynastie mongole des Yuan.

« Elles sont fabriquées avec autant de garanties et de formalités que si c'était or pur ou argent, car maints officiers nommés pour cela écrivent leur nom sur chaque billet, y apportant chacun sa marque et quand tout est bien fait comme il faut, leur chef, commis par leur Seigneur, empreint de cinabre le sceau qui lui est confié et l'appuie sur le billet ; et la forme du sceau humecté de cinabre y demeure imprimée : alors cette monnaie est valable, et si quelqu'un s'avisait de la contrefaire, il serait puni de la peine capitale jusqu'à la troisième génération. » — Marco Polo (1254-1324), Le livre des merveilles, p.246, 247.

« Les habitants de la Chine n'emploient dans leurs transactions commerciales ni pièces d'or ni pièces d'argent. Toutes celles qui arrivent dans ce pays sont fondues en lingots. Ils vendent et achètent au moyen de morceaux de papier, dont chacun est aussi large que la paume de la main, et porte la marque ou le sceau du sultan...

...Lorsque quelqu'un se trouve avoir entre les mains de ces billets usés ou déchirés, il les rapporte à un palais dans le genre de l'Hôtel de la monnaie de notre pays, où il en reçoit de nouveaux en leur place, et livre les vieux. Il n'a de frais d'aucune sorte à faire pour cela, car les gens qui sont chargés de confectionner ces billets sont payés par le sultan. La direction dudit palais est confiée à un des principaux émirs de la Chine. Si un individu se rend au marché avec une pièce d'argent, ou bien avec une pièce d'or, dans le dessein d'acheter quelque chose, on ne la lui prend pas, et l'on ne fait aucune attention à lui, jusqu'à ce qu'il l'ait changée contre le bâlicht ou les billets, avec lesquels il pourra acheter ce qu'il désirera. » — Ibn Battuta, XIV^e siècle, Voyages, p.317.



Panneau votif. VIe siècle.
Exhumé par Aurel Stein en 1900, Dandan-Uiliq, Khotan
Encre et pigments sur bois, H. 33 cm, l. 20 cm
London, The British Museum, 1907.1111.71 (D.VIII.6)

Sur ce panneau votif est représenté le dieu de la soie à quatre bras. Nous voyons un personnage barbu, couronné, assis sur un coussin de fleurs et vêtu d'un habit de cour et d'un long pantalon. L'une des mains inférieures repose sur le genou tandis que l'autre tient un gobelet. La main supérieure gauche brandit un peigne à tisser ; la quatrième main enserre une navette. Cette représentation montre de nombreuses similitudes avec les miniatures persanes des siècles ultérieurs.

DU VER À SOIE À L'ÉTOFFE PRÉCIEUSE

ORIGINE ET HISTOIRE DE LA SOIE

La soie passe pour le plus coûteux et le plus estimé de tous les types de textiles. L'étoffe est belle à voir et agréable à porter. Elle est aussi bien légère que solide, aérée que chaude. Sa couleur naturelle est vive et pure ; teinte, elle offre des couleurs à l'éclat profond.

En Chine, la soie n'était pas seulement utilisée dans le costume et le revêtement ; elle servait également de support à l'écriture et à la peinture.

La soie est un fil naturel résultant de la solidification de la bave secrétée par le ver à soie pour fabriquer son cocon.

Le ver élevé en Chine pour la production de la soie est le *bombyx mori* ou *bombyx du mûrier* qui fabrique des cocons blancs. Il est totalement domestiqué et provient d'un papillon nocturne blanc qui ne peut plus voler et qui ne pourrait survivre dans la nature.

L'élevage du ver à soie est un travail intensif et particulièrement exigeant. En Chine, la transformation de la soie fut de tout temps une activité féminine : la cueillette des feuilles de mûrier, le nourrissage des larves, le dévidage et le filage.

Les papillons femelles pondent au début de l'été quelque 500 à 600 œufs qui éclosent dans une couveuse au bout de 25 jours. Dans la nature, ce phénomène intervient au printemps au moment où éclosent les premières petites feuilles sur les mûriers blancs. Les petites chenilles qui naissent sont à peine longues de 33 mm ; durant leur courte vie (environ 30 jours), elles mueront à quatre reprises pour atteindre de 8 à 9 cm. Au cours de cette période, elles sont nourries plusieurs fois par jour de feuilles de mûrier fraîches. Après la quatrième mue, les vers arrêtent quasiment de manger. Les glandes séricigènes

arrivent à maturité et ils recherchent un endroit calme pour fabriquer leur cocon. Les deux filières produisent deux brins accolés. Ce fil ininterrompu est composé du fil de soie proprement dit, la *fibroïne*, et d'une gaine collante, la *séricine*. Le fil extrait d'un gros cocon peut atteindre 2 km de long ! Le fil, avec lequel le ver construit son cocon en milliers d'enroulements en forme de 8, est gainé de la séricine qui se solidifie pour s'agglomérer en un ensemble compact. Le tissage du cocon dure de 2 à 4 jours durant lesquels le ver file sans interruption de l'extérieur à l'intérieur. Après une nouvelle période de trois jours, le ver se métamorphose en chrysalide dans le cocon.

Les cocons doivent alors être séparés : une partie des meilleurs exemplaires est mise de côté pour l'élevage. Le reste des cocons est étuvé pendant quelques minutes pour tuer la chrysalide à l'intérieur car cette dernière, sous sa forme de papillon, briserait le précieux fil de soie lors de son envol.

Pour dérouler le fil de soie de son cocon (le *dévidage*), la séricine doit être dissoute dans l'eau chaude.

Les fils de différents cocons sont rassemblés et enroulés sur un dévidoir ; appelés soie dévidée ou soie grège, ils sont rassemblés en écheveaux. Ce fil peut éventuellement être boudiné, ce qui signifie tordu autour de son propre axe. Cela peut également se faire avec plusieurs fils, boudinés individuellement ou non. Grâce à ce procédé, on obtient différents effets lors du tissage : au plus un fil est tordu, au plus il est solide mais également plus mat.

Les Chinois connaissaient l'usage de la soie au moins depuis le 3^e millénaire, soit il y a 5.000 ans. L'origine de la soie et de sa production sont – comme toutes les grandes inventions - entourées de mythes.

Ainsi, une princesse en train de boire une tasse de thé, assise sous un mûrier, aurait-elle soudain remarqué qu'un cocon était tombé dans la tasse. Alors qu'elle essayait de le repêcher, il apparut que le fil de soie avait été libéré par l'eau chaude. Le cocon put alors être dévidé et le fil de soie ainsi découvert.

Le commerce de la soie, sur lequel la Chine détenait le monopole, était très lucratif et d'un intérêt économique crucial pour le pays. On disait que la soie valait son poids en or. La population chinoise devait livrer à l'autorité, parallèlement au grain, également de la soie à titre d'impôt. Le procédé fut scrupuleusement tenu secret pour les étrangers qui auraient bien voulu s'emparer de ce savoir-faire car, durant l'Antiquité, la soie était un produit de luxe coûteux et recherché bien au-delà des frontières de la Chine.

Dans son *Naturalis Historiae*, le savant romain Pline l'Ancien (1^{er} siècle de notre ère) soutenait que la soie provenait d'un « arbre laineux ». À la fin du II^e siècle de notre ère, il fut contredit par le géographe et historien grec Pausanias. Ce dernier se rapprochait de la vérité lorsqu'il disait que la soie ne provenait pas d'une plante mais d'un animal qui était élevé par les Sères. Sères signifiait « peuple de la soie », terme par lequel on désignait les habitants les plus éloignés de l'Asie.

Les gardes-frontières contrôlaient strictement ceux qui quittaient le pays afin d'empêcher que le procédé ne puisse être connu à l'étranger. Ils y réussirent très longtemps car ce n'est qu'au I^{er} siècle de notre ère que l'on commença à produire également de la soie dans le royaume de Khotan, situé de nos jours dans la Chine occidentale. Un récit est également relié à cet événement mais qui ne fut sans doute mis par écrit que quelques siècles plus tard.

Une princesse chinoise devait épouser le roi du Khotan. Ce n'est en soi pas étrange car il arrivait bien souvent que des princes et des princesses se mariaient avec des souverains étrangers pour des raisons diplomatiques. Dans le cas présent, le futur époux écrivit une lettre à la princesse dans laquelle il lui disait que, si elle souhaitait continuer à porter des vêtements de soie, elle devait en emporter le secret car on ne portait chez eux que des habits confectionnés dans des étoffes de feutre rêche de chameau ou de laine de brebis.

Cette idée ne sembla pas du tout lui plaire car, lorsqu'elle quitta son pays, elle avait dissimulé dans son chignon compliqué tout ce qu'il fallait connaître : les vers à soie, les cocons, les feuilles de mûrier et la semence de l'arbre. À la frontière, les gardes n'osèrent pas, au vu de son statut, la contrôler de la manière aussi stricte que celle appliquée au commun des mortels.

Il est certain que Khotan fut le premier endroit à l'extérieur de la Chine où se développa une importante industrie de la soie.



Tissu de soie avec scène de chasse, VIIe-VIIIe siècle
Exhumé en 1973, tombe 119, Astana, Turfan,
H. 44 cm, l. 29 cm
Urumqi, Musée de la Région autonome ouïgoure du Xinjiang, XB 10460

À partir du Khotan, la connaissance du procédé se diffusa, au IVe siècle, dans l'empire romain d'Orient d'où il fallut encore attendre environ 500 ans avant que le savoir-faire n'atteignit l'Europe occidentale.

La soie était l'un des produits commerciaux les plus importants le long de la Route de la Soie dont découle, du reste, le nom. C'était, en outre, l'article par excellence que les Chinois offraient aux gouvernements étrangers en tant que cadeau de luxe. Parallèlement à la soie, la Chine exportait également vers l'Ouest de la fourrure, des herbes et des épices, du jade et des pierres précieuses, de l'or et de l'argent, de sorte que la Route de la Soie fut également appelée « Voie du Jade et des Pierres précieuses » ou « Route des Épices ».

Mais d'autres techniques chinoises, telles que la fabrication du papier et l'art de l'imprimerie, atteignirent également l'Ouest via la Route de la Soie.

À l'inverse, la Chine importait de la vaisselle d'or et d'argent parachevée et les procédés de mise en œuvre de ces matériaux, de la verrerie fine ainsi que la technique du verre, le cheval et l'équitation, des chiens de chasse, de nouvelles espèces de fruits et de produits agricoles tels que le raisin, la luzerne, la noix, la carotte, le sésame, le concombre, la grenade, des esclaves, des danseurs, des musiciens et des instruments de musique, des animaux exotiques tels que des oiseaux rares, des lions et des autruches, et, conjointement, de nombreuses formes de religion.

Dans le cadre d'Europalia Chine, une seconde exposition, consacrée aux brocarts de soie, se déroule dans notre musée, parallèlement à l'événement consacré à la Route de la Soie. La totalité du processus sera explicité, de l'élevage du ver à soie jusqu'à la confection des précieux brocarts sur un métier à tisser manipulé par deux personnes.

DIFFUSION DES RELIGIONS ET ÉCHANGES ARTISTIQUES

Si la Route de la Soie a permis de nombreuses transactions diplomatiques ou commerciales, elle a aussi contribué à la diffusion des croyances et des idées. Elle a suscité des échanges et influences artistiques. Les marchands et pèlerins qui se rencontraient au gré des caravanes débattaient de leurs coutumes et religions et les transmettaient d'oasis en cités caravanières. À côté des marchands, missionnaires et pèlerins, bon nombre de voyageurs circulent en quête de savoirs.

Le bouddhisme arrive en Chine le long de ses interminables voies, tout comme le mazdéisme, le zoroastrisme, le manichéisme, le nestorianisme, le christianisme romain, le judaïsme et finalement l'islam.

Malgré la répression qui frappe les religions étrangères en 845 sous la dynastie des Tang, divers cultes resteront présents et nous ont laissé de nombreux témoignages.

LE BOUDDHISME

LA FIGURE DU BOUDDHA

Bouddha, le fondateur du bouddhisme, est né vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère, dans le nord-ouest de l'Inde, l'actuel Népal. Son nom d'origine aurait été Siddharta Gautama. Ceci n'est pas certain, car Gautama est, pour ainsi dire, le surnom de tout moine indien et Siddharta signifie « celui qui a atteint son but ». Il s'agit donc vraisemblablement d'un titre qui lui a été attribué plus tard. Personne ne met en doute, cependant, le fait que Bouddha ait réellement existé. Il était le fils du roi Suddhodana du clan des guerriers Sakyas et de son épouse Maya. Sa naissance aurait été accompagnée de prodiges et, plus tard, enveloppée de légendes.

C'est ainsi que le nouveau-né fit sept pas dans chacune des quatre directions et qu'il déclara : « Ceci est ma dernière naissance, à partir de maintenant, il n'y aura plus de renaissance pour moi ». Ceci s'explique par le fait que, en Inde, prévaut la croyance selon laquelle chaque être est appelé à renaître sous un autre aspect après sa mort (la *réincarnation*).

En tant que prince, Siddharta grandit dans le luxe. Il était tenu à l'écart de toutes les misères du monde, car on avait prédit au père que son fils renoncerait à son titre lorsqu'il prendrait connaissance de la souffrance des gens.

LES QUATRE SIGNES

Il advint cependant que le prince Siddharta franchisse les murs du palais. Au cours de quatre promenades à cheval, il reçut les « quatre signes » ainsi nommés. Il rencontra successivement un vieil homme, un malade et un mort et prit conscience, de la sorte, de la précarité de la vie. Il croisa ensuite un moine qui lui enseigna qu'il pouvait surmonter les vicissitudes de l'existence grâce au détachement ; à la suite de quoi Siddharta quitta sa famille et sa maison pour partir à la recherche du sens de la vie. Premièrement, il alla à l'école d'un guru qui lui enseigna la sagesse traditionnelle ; il rallia ensuite un groupe d'ascètes qui s'imposaient de lourdes privations physiques ; mais aucun de ces modes de vie ne lui apporta la sérénité. Il se rendit alors à Bodh Gaya, près de Bénarès, où il s'installa sous un figuier pour méditer. Après 48 jours, au sortir de ses réflexions, le Bouddha avait acquis une conscience omnisciente du destin de l'humanité et de l'univers. Il était à présent « Bouddha », l'illuminé ; l'arbre sous lequel il s'était assis, fut appelé l'arbre de la Bodhi ou Arbre de l'Illumination. Désireux de partager ses connaissances avec d'autres, Bouddha partit pour Bénarès où il fit sa première célèbre prédication dans le Parc aux Cerfs.

L'ENSEIGNEMENT DU BOUDDHA : LES QUATRE NOBLES VÉRITÉS ET L'OCTUPLE SENTIER

Bouddha avait pris conscience qu'il existe quatre Nobles Vérités, à savoir :

- a. que toute vie implique la souffrance ;
- b. que les raisons de cette souffrance résident dans le désir : l'aspiration à l'intérêt personnel et aux choses matérielles ;
- c. que l'on peut surmonter ce désir pour atteindre la libération ;
- d. que l'on peut réussir en suivant l'Octuple Sentier ;

Cet Octuple Sentier est le fil conducteur qui guide la vie du bouddhiste. Ce dernier doit s'efforcer de pratiquer : la juste compréhension, la juste pensée, la juste parole, la juste action, le juste mode de vie, le juste effort, la juste attention, la juste concentration. Ce qui revient pratiquement au même que de mener une vie d'une haute moralité grâce à laquelle on atteint la sérénité nécessaire à la concentration qui, à son tour, mènera à une sorte de sainte indifférence à l'égard des sensations de douleur, de chagrin et de besoin.

Avec cette déclaration, il est dit que Bouddha mit en branle « la roue de la loi » ; celle-ci représente, de façon symbolique, son enseignement et sa première prédication.

La récompense suprême, pour celui qui vit selon les préceptes du Bouddha, est d'atteindre le Nirvana, ce qui signifie littéralement « l'extinction ». On accède, tout comme Bouddha, à l'illumination ; on est libéré du cycle des renaissances ou samsara et on ne doit plus revenir sur terre. C'est l'accomplissement de chaque bouddhiste. Mais on ne peut atteindre cet objectif que par étapes. En menant aujourd'hui une vie conforme, on peut acquérir des mérites afin de renaître dans de meilleures conditions lors d'une vie future et, ainsi, se rapprocher de la délivrance finale. La meilleure manière de marcher dans les traces du Bouddha est de renoncer à la vie courante avec toutes ses difficultés matérielles et d'adhérer en tant que moine à une communauté monastique (Sangha). De telles communautés furent même fondées par Bouddha lui-même.

LA MORT DU BOUDDHA ET SON HÉRITAGE

Bouddha mourut à un âge avancé après une vie de pérégrinations et de prédications. La représentation du Bouddha allongé signifie qu'il est entré au Nirvana après sa mort.

L'enseignement du Bouddha rencontra un grand succès. Alors que l'hindouisme – la religion traditionnelle séculaire de l'Inde – pratiquait un large panthéon de divinités, accordait beaucoup d'importance aux rituels compliqués et aux sacrifices d'animaux et répartissait les personnes dans un système de castes strictement séparées ; le bouddhisme, dans sa forme la plus pure, ne connaissait aucun dieu ; il était accessible à tous et véhiculait un message d'égalité et d'humanité.

Au III^e siècle avant notre ère, l'empereur indien Asoka se convertit au bouddhisme. À cette époque, les missionnaires répandirent cette foi vers l'Asie Centrale où elle s'épanouit durant près de 1.000 ans jusqu'aux invasions islamiques au VII^e siècle.

LES COURANTS À L'INTÉRIEUR DU BOUDDHISME

Après la mort du Bouddha, une discorde surgit entre ses adeptes concernant le contenu de son enseignement, d'autant plus que Bouddha lui-même n'avait rien mis par écrit. Cette dissension donna naissance à différents courants à l'intérieur du bouddhisme.

Dans cet exposé sommaire, où l'intérêt se porte essentiellement sur la Chine, nous nous limiterons à présenter les deux écoles les plus importantes.

Le bouddhisme theravada, appelé également hinayana ou « Petit Véhicule » se définit comme le plus rigoureusement attaché à la doctrine originelle du Bouddha et n'aborde que les principes de base ou les « trois joyaux saints » : la reconnaissance de la figure même du Bouddha, de son enseignement (Dharma) et de la communauté monastique (Sangha). Selon cette doctrine, chaque être recherche sa propre délivrance. Elle suppose que seule une minorité pourra atteindre l'illumination d'où son nom de « Petit Véhicule ».

Cette école fut également appelée bouddhisme méridional car elle s'est essentiellement répandue au Sri Lanka, en Birmanie, en Thaïlande, au Laos et au Cambodge.

Le bouddhisme mahayana ou « Grand Véhicule » est moins « élitaire » et stipule que chacun peut atteindre l'illumination et l'état de bouddha. Selon cette doctrine, il existe également de nombreux bouddhas qui résident dans ce qu'ils appellent « le pays pur ». La vie monastique n'est pas considérée comme nécessaire. La compassion envers les autres est, par contre, jugée très importante ainsi que la recherche de la sagesse. Cette compassion prend la forme de saints bouddhistes ou bodhisattvas. Ce sont des êtres qui pourraient entrer au Nirvana mais qui postposent leur propre délivrance pour aider leurs

prochains sur le difficile chemin de cette libération. Le bouddhisme mahayana véhicule de nombreux usages qui sont mieux perçus par le grand public, tels que la divinisation du Bouddha, la croyance au ciel et à l'enfer, l'introduction d'un grand nombre de déités et d'esprits suivant l'exemple de l'hindouisme. Cette école accorde un grand intérêt au rituel et adopte un culte avec encens, bougies et eau bénite. Ce mouvement s'est répandu plus au nord, au Tibet, en Chine, en Corée et au Japon.



Bodhisattva, Vers 1200
Bois avec traces de polychromie
Shanxi, région autour de Linfen
Musées royaux d'Art et d'Histoire,
Inv. EO.1993

En contradiction avec Bouddha lui-même qui est représenté vêtu d'une sobre robe de moine parce qu'il a renoncé au monde, les saints bouddhistes ou bodhisattvas portent des tenues princières et de remarquables ornements de tête.

LE BOUDDHISME EN CHINE

En Chine, les premières traces du bouddhisme datent du I^{er} siècle avant notre ère. Les villes oasis situées le long de la Route de la Soie y jouèrent un rôle important. Les adeptes du bouddhisme se joignaient aux caravanes commerciales par mesure de sécurité et atteignirent la Chine via cette voie.

Le bouddhisme s'y installa sur une large échelle mais avec un succès variable et non sans de nombreuses concessions et adaptations au pays et aux traditions chinoises.

LES TRADITIONS CHINOISES ET LE BOUDDHISME

Lorsque le bouddhisme atteignit la Chine, cet empire colossal pouvait déjà se glorifier d'une civilisation multiséculaire. Il s'y maintenait, depuis très longtemps déjà, une politique et des concepts sociaux rigides et le peuple était gouverné par une élite intellectuelle très attachée à son identité culturelle.

Trois principes majeurs formaient le fondement de la société chinoise : la religion traditionnelle chinoise, le confucianisme et le taoïsme.

La religion traditionnelle chinoise était fortement attachée à la terre. L'immortalité, la pérennité de l'âme, le clan et le culte des ancêtres sont des concepts cruciaux dans leur univers mental. Dans chaque homme se dissimule un élément divin et son origine remonte à la divinité via une longue chaîne d'ancêtres. L'âme de tout défunt lui survit et elle doit être vénérée par les vivants par des pensées et des actes pieux, des offrandes et des banquets rituels. Un autel des ancêtres est installé dans chaque maison. Des concepts tels que le célibat et la vie monastique, prônés par le bouddhisme, sont donc aussi considérés comme contre-nature et comme une dérobade devant les obligations traditionnelles.

Le confucianisme est une doctrine baptisée du nom du plus grand philosophe chinois, Confucius. C'est la forme latinisée de Kongzi (*Maître Kong*) qui aurait vécu de 551 à 479 avant notre ère. Confucius n'a pas laissé d'écrits et ne se considérait lui-même que comme quelqu'un qui transmettait de très anciennes traditions. Le confucianisme est solidement érigé sur la personne et sur la vie pratique. Il met fortement l'accent sur les responsabilités de chacun envers la société. Le courage et l'autodiscipline, le culte des ancêtres, le respect de la hiérarchie au sein de la famille et dans toute la société forment les conditions de base pour une coexistence ordonnée et stable. Le confucianisme prônait un ordre politique et social à l'intérieur duquel se trouvait, au centre, le pouvoir de l'empereur comme intermédiaire entre le ciel et la terre et auquel chacun devait apporter sa contribution. Il ne subsistait dès lors que peu de place pour des idées telles que la « délivrance personnelle », surtout si elles provenaient de l'étranger. Pérégrinations et mendicité, absence d'obligation militaire, jouissance de privilèges fiscaux, laisser-aller à des considérations métaphysiques furent également fortement ressentis comme non-chinois et très vite jugés comme une forme de nihilisme.

Durant le règne de l'empereur Wudi (140-88 avant notre ère), le confucianisme fut officiellement reconnu doctrine de l'État et il eut, de tout temps, un impact important sur la société chinoise.

Il existe de nombreux points communs entre le taoïsme et le bouddhisme, dans une mesure telle que le bouddhisme fut même parfois appelé le « taoïsme étranger ». Cette philosophie prescrit également – au

contraire du confucianisme – une réponse passive à l'égard du monde. Dans « taoïsme », on reconnaît le mot *tao* ou *dao* qui signifie *voie* ou *sentier* mais également *principe* ou *méthode* en référence à une certaine manière de vivre. En termes philosophiques européens, le *dao* pourrait peut-être se traduire au mieux par « l'Absolu » duquel tout provient et dont rien ne peut même être dissocié. Les concepts *yin* et *yang* ont également leur place dans le taoïsme, deux principes opposés mais complémentaires qui dirigent l'univers et entre lesquels un équilibre doit exister. Au regard de sa complexité, le taoïsme est considéré comme particulièrement difficile à appréhender et à définir, mais des principes tels qu'une vie simple et austère, en harmonie avec la nature et fortement orientée vers la méditation et l'exercice de la vertu en constituent le fondement. Dès lors, la ressemblance avec le bouddhisme va de soi. Laozi, considéré comme le fondateur du taoïsme, serait né, selon la tradition, en 604 avant notre ère et aurait été lié, en tant qu'archiviste, à la cour de Luoyang. Il est également possible que Laozi ne soit qu'une figure légendaire et que les racines de cet enseignement remontent à un passé plus ancien. Bien que, à l'origine, le taoïsme soit, comme le bouddhisme, une philosophie ou un enseignement plutôt qu'une religion, il se développa progressivement à côté de ce système philosophique une version plus populaire avec un panthéon de divinités et d'« immortels » et de nombreuses pratiques religieuses. Ce courant installa des monastères et des temples dans des lieux souvent impressionnants tels que les « montagnes sacrées ».



Deux saints bouddhistes (*arhats* ou *luohan*), XI^e-XIII^e siècle
Exhumés en 1990, stupa Hongfu, Ningxia, Terre cuite peinte, H. 63,5-61 cm ; l.42,4-37,2 cm
Lanzhou, Musée provincial du Gansu, CHN

En dépit d'une longue histoire de conflits, le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme se sont mutuellement fortement influencés et ont parfois plus ou moins fusionné.

En Chine, des figures telles que les « Gardiens Célestes » ont été ajoutées au panthéon bouddhiste ; ils luttent contre les mauvais esprits et leur apparence féroce contraste fortement avec le caractère méditatif du bouddhisme indien.

La vénération de multiples bouddhas, bodhisattvas et de saints bouddhistes y était également très populaire. Le bouddha Amithaba, le Seigneur du Paradis Occidental, jouissait d'une grande dévotion ; son nom était invoqué à maintes reprises dans l'espoir de renaître dans son paradis rayonnant. Avalokitesvara – Guanyin en chinois – qui protège ses adeptes contre toute forme de malheur et qui leur offre, selon leur vœu, fils et filles, était également l'un des bodhisattvas favoris.

Suivant le modèle indien, des temples-grottes furent érigés alors que les stupas, traditionnellement en forme de coupole, reçurent en Chine la forme de pagodes verticales.

Après la chute de la dynastie des Han, en 220 de notre ère, la Chine connut une période de chaos politique au cours de laquelle différents royaumes coexistèrent.

C'est durant cette période que le bouddhisme connut un grand essor. La dynastie des Wei du Nord (386-536), surtout, contribua largement à cette diffusion. À partir du milieu du III^e siècle jusqu'au VII^e siècle, les moines chinois se rendirent en Inde pour y étudier la doctrine. Ils retournèrent dans leur pays, chargés d'écrits bouddhistes qu'ils transposèrent dans leur langue.

À cette époque, apparurent les célèbres temples-grottes de Dunhuang, Yungang et Longmen qui furent agrandis au cours des siècles.

Au VIII^e siècle, durant la dynastie des Tang, le bouddhisme connut une apogée, parallèlement au confucianisme et au taoïsme, mais, en 845, sous l'empereur Wuzong, suivit une période de persécution. Après la chute de la dynastie des Tang, il put se maintenir dans le nord du pays mais l'art bouddhique déclina.

LE BOUDDHISME DANS L'ART

Durant une longue période, Bouddha lui-même ne put être représenté dans l'art indien. On y faisait référence par des symboles : son cheval préféré (sans cavalier), un trône vide sous l'arbre de la Bodhi, l'empreinte de son pied, ... Cette période fut appelée première phase de l'art bouddhique. Dans la deuxième phase, à partir du I^{er} siècle avant notre ère, Bouddha fut pour la première fois représenté sous une forme humaine dans l'art du Gandhara, région située dans l'actuel Pakistan. L'art du Gandhara fut également appelé art gréco-bouddhique en raison de la forte influence de l'art hellénistique sur le style et la forme. Après les conquêtes d'Alexandre le Grand, l'art grec pénétra profondément en Orient.

On ne peut, cependant, représenter Bouddha selon sa propre fantaisie. Les représentations doivent répondre à des règles strictes. Il existe ainsi 32 caractéristiques principales et 80 marques secondaires. L'excroissance sur la tête (*usnisa*), les boucles sur le front et les longues oreilles en sont des exemples.

En outre, de nombreuses représentations renvoient aux événements de sa vie et même de ses vies « antérieures », à sa naissance, aux quatre rencontres, à sa méditation sous l'arbre de la Bodhi, à sa prédication, à sa mort et à beaucoup d'autres encore. Il est donc intéressant de connaître de nombreux détails de la vie du Bouddha si on veut appréhender l'art bouddhiste.

Bouddha est représenté debout, couché et même courant, mais, le plus souvent, il est assis dans la position du lotus en train de méditer. La position des mains et des doigts est également significative. On a répertorié six gestes ou mudras différents qui ont, chacun, une portée particulière.

DUNHUANG : « PERLE DE LA ROUTE DE LA SOIE »

À la fin du IV^e siècle, l'oasis de Dunhuang, là où la Route de la Soie se divise en une branche septentrionale et une branche méridionale, était un lieu animé où se rencontraient voyageurs, marchands et moines de toutes origines.

Dunhuang, à l'ouest de la province du Gansu et aujourd'hui haut lieu touristique, connaît une histoire vieille de plus de 2.000 ans.

La cité fut fondée à la fin du II^e siècle av. J.-C., durant la dynastie des Han, en tant que ville de garnison avec murs de défenses et tours de guet. La route empruntée par les émissaires, les marchands et les moines était ainsi sécurisée.

Au IV^e siècle, un pieux moine bouddhiste creusa une première grotte dans la paroi rocheuse, à Mogao, pour s'y retirer et méditer. D'autres suivirent son exemple et pendant presque 1.000 ans, on poursuivit l'aménagement de centaines de grottes et de petits temples rupestres dont quelque 500 sont encore conservés aujourd'hui. Leurs plafonds et leurs parois en furent couverts de sculptures et de peintures par les artistes et les artisans, souvent à la demande de riches et d'importants commanditaires. Les grottes ont pu être datées sur base de critères stylistiques. Lorsque la Route de la Soie perdit son importance, elles tombèrent en désuétude. Les dernières datent du XIV^e siècle.

En 1900, un moine chinois découvrit, dans l'une des grottes, une chambre secrète qui dut y être murée à la fin du 1^{er} millénaire. On y retrouva une énorme collection d'œuvres bouddhistes ainsi qu'une bibliothèque monastique qui semblerait former les archives les plus anciennes et les plus importantes au monde. Des dizaines de milliers de manuscrits, rédigés dans la plupart des langues, furent mis au jour. Le texte le plus ancien daterait de 406 ; le plus récent d'environ l'an 1000. Ils couvrent donc une période de quelque cinq cents ans et proviennent de Chine, du Tibet et de toutes les cultures installées le long de la Route de la Soie. L'un des textes les plus précieux est une copie du *Sutra du Diamant*, un texte mystique récité lors des cérémonies de deuil. Ce texte peut être daté avec certitude de 868 et est donc le plus ancien document imprimé daté. À côté des textes bouddhistes, il y avait également des écrits chrétiens, juifs, manichéens et mazdéens. Des centaines de peintures sur soie, sur chanvre et sur papier furent également mises au jour.

Il va de soi que les œuvres d'art et les textes retrouvés forment une source d'informations précieuses sur le bouddhisme même et sur la vie le long de la Route de la Soie. Ils sont le fruit du travail de générations de penseurs et de croyants pieux qui estimaient contribuer à un monde meilleur en réalisant des images du Bouddha et en transcrivant son message.

Des données scientifiques plus complètes sur les découvertes de Dunhuang, auxquelles est consacrée une large part de l'exposition, peuvent être obtenues sur le site <http://idp.bl.uk>. On y trouve également de nombreuses illustrations et des rubriques spécialement destinées aux professeurs et aux étudiants.



Sutra bouddhique chinois sur rouleau,
 Encre sur papier. H. 25 cm, l. 244 cm, VII^e-IX^e siècle, Lanzhou, Musée provincial du Gansu, 13131
 Ce texte fut découvert en 1900 dans la grotte 17 à Dunhuang. Il concerne une version du Sutra du Lotus, l'un des textes religieux les plus influents du bouddhisme chinois. Les sutras se rapportent aux discours du Bouddha et aux récits sur ce dernier et sur ses disciples. Leur récitation est considérée comme un moyen d'acquérir des mérites et de garantir une bonne renaissance.

MAZDÉISME, ZOROASTRISME, MANICHÉISME

À l'époque achéménide (539- 331), la Perse pratique l'ancienne religion, le mazdéisme, qui a des points communs avec le védisme né en Inde après les invasions des Indo-Européens du 2^e millénaire avant notre ère. Son culte est fondé sur le feu sacré qui doit brûler en permanence dans les temples et les maisons. La religion des Achéménides comprend plusieurs dieux. Vers 600 avant notre ère naît le prophète Zarathoustra (Zoroastre en grec). Sa réforme d'épuration de l'ancienne religion se répandit peu à peu à partir de l'époque achéménide. Il conserve le culte du feu mais supprime les sacrifices qu'il juge sanglants, ainsi que l'Haoma, boisson d'immortalité, qu'il considère comme hallucinogène. Et, surtout, il relègue certaines anciennes divinités au rang de simples créatures célestes pour ne conserver que Ahura Mazda, dieu créateur et bon, en lutte constante contre le mal. L'homme doit combattre sans relâche les puissances du mal par de bonnes paroles, pensées, actions.

À l'époque achéménide, le zoroastrisme n'est pas prédominant. Il faut attendre le III^e siècle de notre ère pour qu'il devienne la religion officielle sous la dynastie perse des Sassanides (224-651). Les prêtres, appelés mages, jouent un rôle politique et religieux, récitent les écrits et entretiennent le feu sacré. Les Sassanides érigent alors des centaines de temples et autels du feu.

Quant aux pratiques funéraires, les zoroastriens ne pratiquent ni l'incinération ni l'inhumation, mais bien le décharnement des corps par les animaux et ce, au moins jusqu'au V^e siècle de notre ère.



*Ossuaire sogdien terre cuite, Turfan, VI^e-VII^e siècle, Xinjiang, Musée de Turfan.
Les corps sont exposés ou déposés sur des banquettes pour être décharnés par les animaux. Les os sont ensuite disposés dans un ossuaire, souvent en terre cuite. Ces ossuaires peuvent être décorés de scènes religieuses.*

*Prière zoroastrienne, papier, vers le IX^e siècle, Londres, The British Library
Découvert dans une grotte de Dunhuang, ce texte, écrit en sogdien, représente une des prières les plus sacrées du zoroastrisme.*

Le zoroastrisme s'est diffusé en Chine au V^e siècle de notre ère, avant d'être supplanté par l'islam. Il subsiste aujourd'hui des adeptes du zoroastrisme : les Guèbres et les Parsis. Les Guèbres, vivent dans la région de Yazd (Iran). Les Parsis sont des descendants de zoroastriens qui ont fui l'Iran après la conquête musulmane et se sont réfugiés principalement à Bombay. Le culte du feu occupe toujours une place importante dans le culte zoroastrien.



*Lettre manichéenne, X^e siècle, Tourfan, Xinjiang, Musée de Turfan
Il s'agit ici d'une correspondance entre dirigeants locaux de l'église manichéenne. Les deux musiciens debout sur des lotus sont des prêtres manichéens.*

La période sassanide voit la répression de toutes les religions autres que le zoroastrisme. Un prophète, Mani (216-277), se revendique l'héritier de Zarathoustra, de Bouddha et de Jésus. Sa religion, le manichéisme, est basée sur le bien et le mal présents et s'affrontant dans chaque être, et représentés par les principes opposés que sont la Lumière (âme) et les Ténèbres (corps).

Toléré par certains souverains sassanides, Mani est finalement exécuté par Bahram I^{er}. Réprimés par Dioclétien (284-305), déclarés hérétiques par le christianisme, les fidèles sont contraints de s'exiler en dehors du territoire sassanide. Malgré les persécutions, le manichéisme se répandit dans les oasis d'Asie Centrale où il prospère jusqu'au XI^e siècle. Il s'adapta aux croyances établies dans les régions qu'il pénètre. Poursuivant la Route de la Soie, les missionnaires manichéens pénètrent en Chine et la religion s'y propage dans les grandes villes sous les Tang. Elle y survécut jusqu'au XIV^e siècle malgré l'interdiction de 845 qui proscriit les religions étrangères.

CHRISTIANISME NESTORIEN

Nestorius (380-454), patriarche de Constantinople, est condamné en 431 par l'Église pour hérésie. Il refuse de croire en la double nature à la fois divine et humaine du Christ et en ce que la Vierge Marie soit la mère de Dieu. Il fonde le nestorianisme. Persécuté dans l'empire romain, le nestorianisme s'est maintenu très localement au Proche-Orient mais grand nombre de chrétiens nestoriens fuient vers l'est et cherchent refuge dans la Perse sassanide. Longtemps actifs en Asie Centrale, ils suivent les itinéraires des caravanes de la Route de la Soie jusqu'en Chine où leur présence est attestée dès 520. Leur première église fut consacrée à Xi'an en 638. Malgré l'interdiction de culte qui frappe les religions étrangères sous la Chine des Tang, et malgré l'arrivée de l'islam en Asie Centrale, les communautés nestoriennes parviennent à survivre jusque sous la dynastie des Yuan (1260-1367), comme nous le confirme aussi Marco Polo lors de son passage à Kasghar et à Khotan.

Le « succès » du nestorianisme est dû à sa capacité d'adaptation aux cultures rencontrées. En se « sinisant » il a pu se propager dans plusieurs provinces chinoises. Avec l'arrivée au pouvoir des Ming (1368-1644), les étrangers furent chassés et l'église nestorienne s'effondra.



Pierre tombale nestorienne, pierre, vallée de l'Ili, XII^e- XIV^e siècle. Urumqi, Musée de la région autonome ouïghoure

L'ISLAM ¹

L'islam s'est développé au VII^e siècle de notre ère lorsque le prophète Muhammad, reçoit les révélations d'Allah et les transmet aux habitants de La Mecque. Il acquiert peu à peu une autorité religieuse et spirituelle et rassemble autour de lui une communauté de croyants. À sa mort en 632, la péninsule arabique est convertie à l'islam. Commence alors l'impressionnante expansion de l'islam en dehors de la péninsule. Un siècle plus tard, les armées arabes ont étendu l'empire musulman jusqu'à l'Afrique du Nord et l'Espagne vers l'Ouest et jusqu'aux frontières de l'Inde et de la Chine vers l'Est. Après le bouddhisme, le zoroastrisme, le nestorianisme et le manichéisme, l'islam, va à son tour, au cours des VIII^e et IX^e siècles, se servir de la Route de la Soie pour conquérir l'Asie Centrale. Pendant longtemps ces différentes religions vont se développer parallèlement. Mais l'expansion de l'islam fut aussi l'un des facteurs dans la disparition des civilisations bouddhiques de la Route de la Soie.

La dynastie turque des Karakhanides (840-1212), établie depuis le VIII^e siècle dans la région de Kashgar, vassale de l'empire ouïghour de Mongolie, prend son indépendance en 840. Islamisée au X^e siècle, elle lance des assauts militaires contre les bouddhistes à partir de Kashgar, et achève la conquête de la Transoxiane.

¹ Pour plus d'informations sur l'islam, n'hésitez pas à consulter le cahier « Regards sur le monde musulman », publication du Service éducatif et culturel, MRAH, Bruxelles, 2008 (en vente au bookshop du musée, 9 €75)

En quelques siècles, le Taklamakan est devenu musulman, stupas et temples bouddhiques sont détruits ou laissés à l'abandon.

Au X^e siècle, l'islam triomphe et contrôle donc, de fait, le commerce entre l'Orient et l'Occident, dominant ainsi une grande partie de l'économie. Des cités caravanières importantes, comme Boukhara et Samarkand, deviennent des centres islamiques réputés. Durant les siècles qui vont suivre, les routes caravanières resteront essentiellement aux mains des marchands islamiques. L'islam, devenu « la religion du commerce international », provoque la conversion de nombreux Chinois. Toutefois, à part dans le Turkestan chinois, l'islam ne fut jamais très répandu en Chine.



Sébile en argent, XIV^e siècle, Kashgar, Musée de la Province du Ningxia

Décorée d'inscriptions arabes et persanes, cette coupe destinée à recevoir les aumônes, est un des attributs du derviche. Celui-ci est un religieux appartenant à une confrérie mystique soufie. Le soufisme s'est implanté en Asie Centrale dès le XI^e siècle. Cette coupe en forme de bateau est toujours en usage aujourd'hui.

Après les invasions du XIII^e siècle, les souverains mongols adoptent en partie les mœurs et religion des musulmans. D'autre part, des savants et artisans chinois accompagnent leurs souverains jusque dans les territoires musulmans. La *Pax Mongolica* et la sécurité sur les routes caravanières amènent quantité d'objets chinois sur les marchés du Moyen- et du Proche-Orient.

LES INFLUENCES CHINOISES DANS L'ART DE L'ISLAM

La Chine eut un impact non négligeable sur la production artistique islamique. L'art de l'islam n'aurait sans doute pas évolué comme il l'a fait sans les divers échanges et influences techniques, stylistiques, iconographiques des styles artistiques chinois. Les céramiques et les textiles chinois, très admirés, étaient exportés vers l'Ouest par les grandes voies caravanières. Pendant la domination mongole, l'art s'enrichit de nouveaux éléments extrême-orientaux qui s'harmonisent avec le vocabulaire esthétique existant.

On voit ainsi apparaître, sur de nombreux objets, divers motifs empruntés à l'iconographie chinoise : lotus, pivoine, grappe de raisin, nuage, dragon... Dans les miniatures persanes, l'influence de la peinture chinoise est également évidente, notamment dans le rendu des arbres, des rochers, des nuages, de l'eau...



Carreau avec dragon, céramique, Iran, XIII^e-XIV^e siècle, MRAH, Inv.IS.13 Arabes, Persans, Chinois, Indiens... diffusent à chaque passage de nouvelles techniques, idées et motifs iconographiques. Le dragon, emblème traditionnel de l'autorité impériale en Chine, devient un motif largement répandu dans le répertoire iconographique islamique.

D'OUEST EN EST : LA FABRICATION DU VERRE

En Chine, le verre apparaît beaucoup plus tard qu'en Mésopotamie ou en Égypte. Les perles en verre coloré en provenance de l'Asie Centrale ne seront introduites en Chine qu'à partir de la période des Royaumes Combattants (480-222 avant notre ère). Elles incitèrent l'artisan chinois à les reproduire. On pouvait ainsi imiter le jade, par exemple, avec la couleur verte mais également d'autres pierres coûteuses telles que le lapis lazuli, le béryl et la turquoise.

Des objets en verre furent importés de Rome, du Proche-Orient et de l'empire sassanide via la Route de la Soie, tant par terre que par mer. Il apparaît ainsi que les marchands étaient capables de transporter des objets fragiles sur de longues distances.

Sous l'influence des beaux exemples importés, les artisans chinois commencèrent, à leur tour, à réaliser de la vaisselle en verre coulé de grande dimension.

La technique du verre soufflé prit naissance au I^{er} siècle avant notre ère dans la partie orientale de l'empire romain : Syrie, Liban, Palestine, nord de l'Égypte.

Durant l'époque sassanide, du verre soufflé et facetté fut réalisé en Perse et en Mésopotamie, avec lequel on imitait le cristal de roche et on obtenait des effets de clair-obscur. Seule l'élite pouvait s'approprier de tels produits de luxe.

À partir du Ve siècle, la Chine apprit même à connaître la technique du verre soufflé via l'artisanat d'Asie Centrale.

Il ressort des poèmes rédigés entre le III^e et le VI^e siècles que les coûteux verres étrangers étaient admirés au plus haut point par les lettrés et les classes dirigeantes ; leur transparence en était surtout particulièrement appréciée.

Il n'était pas rare que le verre limpide, considéré comme un signe de pureté, fut utilisé comme reliquaire ou offert par des croyants dans les temples bouddhiques.

Le premier verre islamique en Chine date de la dynastie des Tang.



Gobelet en verre sassanide
Vers le VI^e siècle
Découvert en 1989, grotte Simsim, Kucha
H. 9,7 cm, Ø 12,1 cm
Urumqi, Musée de la Région autonome
ouïgoure du Xinjiang, XB 12950

D'EST EN OUEST : LE JADE

Le terme général de « jade » réfère à deux minéraux différents : la néphrite et la jadéite. Jusqu'au XIII^e siècle, en Chine, on utilisa principalement la néphrite qui était récoltée, à l'origine, dans certaines régions du pays même mais qui, plus tard, fut importée d'Asie Centrale, aux environs de Khotan et de Yarkand dans les monts Kunlun. La jadéite ne fut utilisée qu'à partir de la dynastie des Qing (1644-1911) ; elle était importée de Birmanie. Toutes deux sont des pierres extrêmement dures et difficiles à travailler ; elles doivent être entamées à l'aide d'abrasifs et de frictions.

Le jade ne peut être dissocié de l'art chinois.

Tout au long de 7.000 ans, depuis le début du Néolithique jusqu'à nos jours, il émana de cette pierre une puissance d'attraction particulière dans la tradition chinoise ; elle était plus prisée que l'or et l'argent. Il ressort des fouilles que le jade eut, dès le début, une fonction magico-rituelle. Parmi les jades les plus anciens, on trouve des disques percés d'un trou central, appelés disques *bi* qui symbolisent vraisemblablement le Soleil ou le Ciel. Parallèlement, on découvre des blocs cylindriques de différentes hauteurs avec, parfois, une cavité au milieu et portant, sur un côté externe, un décor qui fait songer à des masques. Ces objets, appelés *cong*, n'apparaissent que dans les tombes d'hommes et de garçons et représenteraient la Terre. Des armes symboliques telles que des haches et des lames, des statuettes et des plaquettes en forme de personnages, de masques et de divers animaux font également partie des découvertes les plus anciennes. Des objets en jade étaient placés dans les tombes des empereurs et de l'élite et fréquemment déposés sur le corps des défunts à titre de talisman parce qu'on supposait que ce coûteux matériau pouvait combattre la décomposition du corps.

Le jade jouait aussi un rôle important dans le culte des ancêtres et le cérémoniel de cour.

En dépit de la dureté de la pierre, les objets en jade étaient appréciés pour leur douceur au toucher, leur éclat et leurs nuances de couleur qui peuvent varier du noir au quasi blanc, en passant par les différentes teintes de vert.

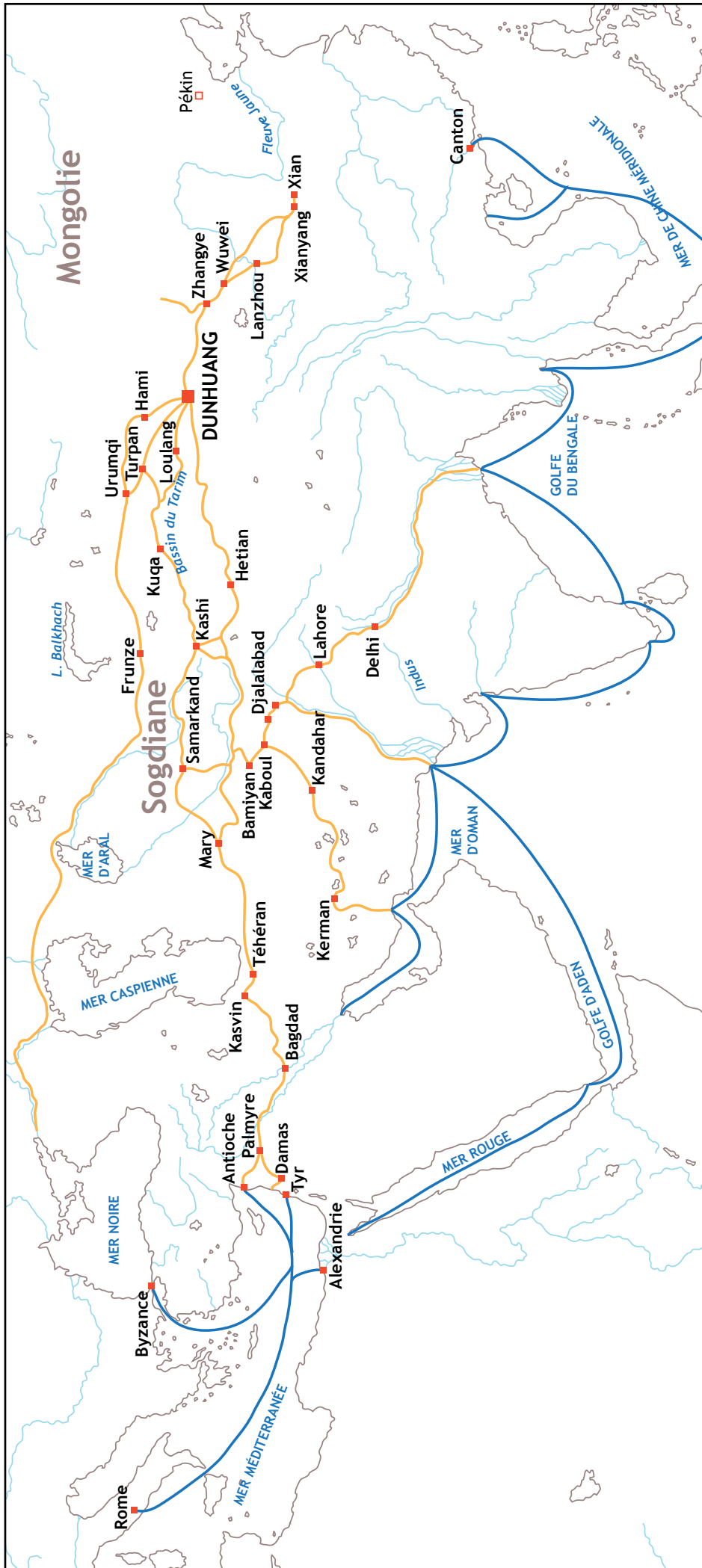
Le jade était surtout doté de vertus morales telles que l'harmonie, le courage, la pureté, la droiture, la justice, vertus qui étaient aussi celles du confucianisme.

Durant la période des Han, le travail du jade connut une grande efflorescence à laquelle succéda un déclin mais qui fut suivi, à partir des Song (960-1279), d'un nouvel épanouissement. Durant la dynastie des Ming, des produits de luxe tels que pendentifs, ornements de ceinture, gobelets à boire et représentations animales furent réalisés en jade, de même que des objets de collection.

Dans la langue chinoise, le mot « jade » est utilisé pour des choses précieuses et mystérieuses. C'est ainsi que l'on vénère également l'*Empereur de Jade*, divinité la plus élevée du panthéon taoïste.



Crochet de ceinture serti de jade
III^e siècle avant notre ère
Shaoguan
Bronze, or et jade
L. 21,7 cm
Bruxelles, MRAH, L 229



CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DE LA CHINE

DATES	DYNASTIES	
v. 1600 - 1046 av. J.-C.	DYNASTIE DES SHANG	
1046 - 221 av. J.-C.	DYNASTIE DES ZHOU	* 1046 - 770 av. J.-C. : Zhou occidentaux * 770 - 221 av. J.-C. : Zhou orientaux - Époque des « Printemps et Automne » (770-476) - Époque des Royaumes Combattants (475-221)
221 - 206 av. J.-C.	DYNASTIE DES QIN	
206 av. J.-C. – 220 ap. J.-C.	PÉRIODE DES HAN	* 206 av. J.-C. - 9 ap. J.-C. : Dynastie des Han Occidentaux * 9 - 23 : Dynastie des Xin * 25 - 220 : Dynastie des Han orientaux
220- 280	PÉRIODE DES 3 ROYAUMES	* Royaume de Wei (220-265) * Royaume de Shu (221-263) * Royaume de Wu (221-280)
265- 420	DYNASTIE DES JIN	
386- 581	DYNASTIE DU NORD	
420- 589	DYNASTIE DU SUD	
589- 618	DYNASTIE DES SUI	
618- 907	DYNASTIE DES TANG	
907- 979	LES 5 DYNASTIES (CHINE DU NORD)	
902- 979	LES 10 ROYAUMES (CHINE DU SUD)	
960-1279	DYNASTIE DES SONG	* Dynastie des Song du Nord (960-1127) * Dynastie des Song du Sud (1127-1279)
1115-1234	DYNASTIE DES JIN (CHINE DU NORD)	
1279-1368	DYNASTIE MONGOLE DES YUAN	
1368-1644	DYNASTIE DES MING	
1644-1911	DYNASTIE DES QING	

	EUROPE OCCIDENTALE	PROCHE- ET MOYEN-ORIENT	PERSE	INDE	ASIE CENTRALE	CHINE
L'an 1	REPUBLIQUE ROMAINE -50 apparition de la soie -27 EMPIRE ROMAIN	-329 à -327 conquêtes d'Alexandre le Grand -312 DYN des SÉLEUCIDES -130 Fin DYN des SÉLEUCIDES -64 : Syrie est romaine (-63 à +395)	-329 à -327 Alexandre le Grand traverse l'Oxus (Amou Daria) et arrive à Samarkand -250 : DYN des PARTHES L'empire parthe contrôle les voies commerciales de l'Occident vers l'Inde et l'Extrême-Orient	-VI ^e s : naissance du bouddhisme -329 à -327 Alexandre le Grand traverse l'Oxus (Amou Daria) et arrive à Samarkand	-329 à -327 Alexandre le Grand traverse l'Oxus (Amou Daria) et arrive à Samarkand -250 : Royaume grec de Bactriane -138 : découverte des chevaux du Ferghana par officier chinois Début du commerce de la soie en dehors de la Chine -130 : fin du royaume grec de Bactriane	-300 : construction de murailles afin d'empêcher les incursions nomades -III ^{ème} s. début du commerce de la soie -221 : DYN des QIN *1 ^{er} empereur Qin Shi Huangdi * prolongation de la Grande Muraille *incursions répétées des Xiongnu -206 : DYN des HAN *-52 : les Chinois signent un traité avec les Xiongnu
200	16 : décret du Sénat contre le port de la soie		115 : victoire des Parthes contres les Romains	Fin I ^{er} s : EMPIRE KUSHANA * Art gréco-bouddhique du Gandhara	EMPIRE KUSHANA I ^e s : le secret de la soie est diffusé dans le royaume de Khotan	65 : 1 ^{re} communauté bouddhique 105 : invention du papier 166 : marchands romains en Chine
600	Vers 250 : raids germaniques Vers 420 : invasions germaniques, poussées par les Huns 476 : fin EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT	395 : Théodose EMPIRE ROMAIN D'ORIENT IV ^e : introduction de vers à soie	224 : DYN des SASSANIDES *240 : prédication de Mani * vers 484 : début de la diffusion du nestorianisme en Asie	300 : FIN EMPIRE KUSHANA 400 : moine chinois Faxian est en Inde vers 484 : Début de la diffusion du nestorianisme en Asie		220 : fin DYN des Han 516 : introduction du mazdéisme
800		632 : début de la conquête arabe 661 : DYN des UMMAYYADES 750 : DYN des ABBASSIDES	642 : les Arabes renversent les Sassanides 651 : fin DYN des Sassanides 661 : DYN des UMMAYYADES 750 : DYN des ABBASSIDES *importation de céramiques chinoises		670 : pénétration arabe en Transoxiane 751 : * victoire des Arabes sur les Chinois à Talas. *les prisonniers chinois transmettent le secret de fabrication du papier. Premier atelier de papier à Samarkand	618 : DYN des TANG *635 : 1 ^{re} église nestorienne *694 : le culte manichéen est autorisé
1000	IX ^e s : sériciculture en Espagne musulmane				992 : DYN des KARAKHANIDES * les Turcs de la région de Kashgar se convertissent à l'islam	906 : fin DYN des Tang
1200	1069 : départ 1 ^{ère} croisade Vers 1100 : papier en Espagne XIII ^e s : sériciculture en Italie				1141 : fin DYN des KARAKHANIDES	XI ^e s : invention de l'imprimerie avec des caractères mobiles
1500	1260 : 1 ^{er} voyage de Marco Polo 1487 : Dias franchit le cap de Bonne Espérance	1453 : prise de Constantinople par les Turcs ottomans		1497 : Vasco de Gama aux Indes	1206-1220 : invasions mongoles de Gengis Khan 1370-1400 : invasions de Timur Lang (Tamerlan) Désaffection des routes terrestres de la soie pour les voies maritimes	1206-1220 : invasions mongoles de Gengis Khan *1215 : prise de Beijing par Gengis Khan 1274 : Marco Polo en Chine 1279 : DYN des YUAN 1368 : DYN des MING Désaffection des routes terrestres de la soie pour les voies maritimes
						1553 : Portugais à Macao

BIBLIOGRAPHIE

BOULNOIS L., *La route de la soie*, Genève, 1992

DREGE J.P., *Marco Polo et la Route de la Soie*, Découvertes Gallimard, Histoire, n° 53, 1989

IBN BATTUTA, *Voyages*, Tome III, FM/La Découverte, Fr.Maspero, Paris, 1982 p.313 à 345

IRWIN Robert, *Le monde islamique*, Tout l'Art, Flammarion, 1997

MARCO POLO, *Le devisement du monde. Le livre des merveilles* FM/La découverte, Fr.Maspero, Paris, 1980

XUANZANG, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang (Xuanzang) et de ses voyages dans l'Inde*, dans Hœi-Li et Yen-Tsong (Huili et Yazong) trad.par Stanislas Julien, Paris, 1853

Regards sur le monde musulman, Publication du Service éducatif et culturel, MRAH, 2008

CATALOGUES D'EXPOSITION

Chine, Fresques du Désert de Gobi, La Route de la Soie au Jardin des Plantes, Museum National d'Histoire Naturelle de Paris, Editions du CNRS, 1983

De l'Orient à l'Occident. Voyages sur la Route de la Soie, Musée pour Aveugles, Service Educatif et Culturel, Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, janvier à octobre 1999

La Route de la Soie. Un voyage à travers la vie et la mort, Europalia .China, Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, Fonds Mercator, 2009.

LECTURES

MAALOUF Amin, *Les jardins de lumière*, Ed.J.-C. Lattès, 1991 (Livre de Poche n°9516)

SITE INTERNET

Hodoï Elektronikai (U.C.L.) pour les traductions d'auteurs grecs et latins